

Les Suisses au service de France et les mémoires du général baron de Marbot [suite]

Autor(en): **Boogaard**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **37 (1892)**

Heft 2

PDF erstellt am: **18.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-348195>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

XXXVII^e Année.

N^o 2.

Février 1892

Les Suisses au service de France et les mémoires du général baron de Marbot ¹.

(Suite)

» Art. 14. Le Premier Consul nommera également, sur la proposition du colonel de chaque régiment, approuvée par le colonel-général et présentée par le ministre ou le directeur de l'administration de la guerre, les adjoints-majors, les porte-drapeau, les aumôniers, les ministres, les juges et chirurgiens. Le juge aura rang de capitaine. Les porte-drapeau seront pris parmi les sous-officiers.

» Art. 15. Les adjudants-sous-officiers, le tambour-major, les caporaux tambours et les prévôts de chaque régiment seront nommés par le colonel sur la présentation des chefs de bataillon.

» Les sous-officiers et caporaux des compagnies seront également nommés par le colonel, sur la présentation des capitaines et agréés par les chefs de bataillon.

» Les musiciens et maîtres-ouvriers seront choisis par le Conseil d'administration.

» Art. 16. Chaque régiment aura un Conseil d'administration qui sera composé ainsi qu'il suit : Du colonel ou colonel en second, président ; de deux chefs de bataillon ; de quatre capitaines ; et de deux sous-officiers.

» Le Conseil d'administration du bataillon des grenadiers suisses faisant partie de la garde du Gouvernement français sera composé : d'un chef de bataillon, président ; d'un capitaine ; d'un lieutenant ; d'un sous-lieutenant ; et d'un sous-officier.

» Le Conseil d'administration des compagnies d'artillerie à pied sera composé : Du capitaine en premier, président ; du lieutenant en premier ; et d'un sous-officier.

» On suivra, pour la formation de ces conseils, les règles établies sur le même objet dans l'armée française.

» Art. 17. L'uniforme de ces régiments sera déterminé par le Gouvernement français ².

¹ Voir notre numéro de janvier 1892.

² L'uniforme adopté par le Gouvernement français fut conforme aux traditions des troupes suisses : habit rouge garance ; revers, parements et collets jaunes, pour le 1^{er} régiment ; bleu de roi, pour le 2^e ; noirs, pour le 3^e ; bleu

» Art. 18. Les troupes suisses qui seront au service de France ne seront jamais employées que sur le territoire continental de l'Europe.

» Art. 19. Elles conserveront le libre exercice de leur religion et de leur justice ; les hommes qui en feront partie ne seront justiciables dans aucun cas pour les délits et pour les faits de discipline, que des tribunaux militaires suisses.

» Art. 20. Les troupes suisses seront assimilées pour le rang et le service à faire aux mêmes dispositions et règlements que ceux adoptés pour les troupes françaises, excepté ce qui est stipulé par l'article 18.

» Art. 21. Il pourra être admis, sur la présentation du landammann de la Suisse, vingt jeunes gens de l'Helvétie à l'école polytechnique de France, après avoir subi les examens prescrits par les règlements sur cette partie.

» Art. 22. Les officiers suisses pourront parvenir à toutes les charges et dignités militaires qui subsistent en France.

» Art. 23. Si des circonstances imprévues nécessitaient le licenciement des régiments suisses en tout ou en partie, avant l'expiration de la présente capitulation et si à cette époque le Gouvernement français se refusait de la renouveler, les officiers, sous-officiers et soldats qui les composeront, recevront un traitement de réforme proportionné aux années de service et respectivement aux grades qu'ils auront occupés.

» Art. 24. Dans le cas où la Suisse se trouverait par suite de guerre menacée d'un péril imminent, le Gouvernement français, sur la réquisition formelle de la Diète helvétique, et dix jours après qu'il l'aura reçue, s'engage d'envoyer au secours de la Suisse la moitié des régiments capitulés ou la totalité, si les circonstances l'exigeaient impérieusement. Dès cette époque, les appointements et solde, les frais de route et de transport seront à la charge de la puissance requérante.

» Art. 25. La présente capitulation militaire durera vingt-cinq ans et les puissances contractantes pourront ensuite la continuer ou y renoncer. »

La solde était celle des troupes françaises, soit 270 fr. par mois pour le commandant ; 180, 150 et 135 fr. pour les capitai-

céste, pour le 4^e ; shako pour les troupes du centre et les voltigeurs ; bonnet à poil pour les grenadiers ; pantalons blancs et guêtres noires ; épaulettes rouges pour les grenadiers, jaunes pour les voltigeurs ; équipement et armement de l'infanterie de ligne. Chaque bataillon avait son drapeau.

nes de 1^{re}, 2^e et 3^e classes ; 93 fr. 75, 82 fr. 50, 75 fr. pour les lieutenants ; 4 fr. 20 par jour pour le soldat, un sou de plus pour le grenadier.

Cette capitulation fut successivement ratifiée par les 19 cantons et la formation des corps s'effectua successivement, peu à peu. On commença par ceux du 1^{er} régiment, en vertu d'un décret impérial du 15 mars 1805.

En attendant, les débris des six demi-brigades helvétiques auxiliaires, fournies en exécution du traité d'alliance du 1^{er} août 1798 et de la convention du 18 novembre 1798, et ceux des régiments suisses au service de Sardaigne, réunie à la France, restaient sous les drapeaux français et n'y étaient pas oisifs.

A côté des 4 régiments prescrits par la capitulation de 1803, il fut formé deux bataillons qui leur étaient plus ou moins assimilés ou qui auraient dû l'être, à savoir le bataillon du Valais et celui de Neuchâtel.

Le bataillon du Valais — république indépendante alliée de la Suisse et de la France depuis l'acte de Médiation, puis annexée à la France en 1810 — s'organisa par la capitulation spéciale du 8 octobre 1805 sur le même pied que les autres bataillons suisses : uniforme rouge, à revers blancs ; toutefois, son commandant avait le grade de lieutenant-colonel et l'effectif devait être de 960 hommes. Son premier chef fut le colonel Charles-Louis de Bons, de St-Maurice, et son premier service l'appela dans le midi de la France, à Montpellier entr'autres ; de là, il fut acheminé sur l'Espagne, au 7^e corps d'armée opérant en Catalogne.

Le bataillon de la principauté de Neuchâtel, passée de la Prusse à Napoléon en 1805, et donnée à Berthier en 1806, était bien connu sous le nom de *canaris* ou *serins* ou *jonquillos*, à cause de son uniforme jaune. Organisé par décret du 11 mai 1807 à Besançon, il comptait, comme les autres bataillons, 4 compagnies du centre, une compagnie de grenadiers et une de voltigeurs, au chiffre total de 875 hommes. Il lui fut adjoint une batterie d'artillerie et du génie. Après son service d'instruction à Besançon, le bataillon fut dirigé sur Paris, puis sur le Havre, préposé à la garde des côtes de l'Océan, enfin sur la grande-armée pour la campagne de 1809 en Allemagne et de là en Espagne, où nous le retrouverons.

Avec les contingents fournis par Genève, par Bienne et l'Evêché de Bâle, qui faisaient alors partie de l'Empire français, on

peut estimer à environ 20 mille hommes le nombre de soldats des diverses régions de la Suisse actuelle, qui durent se trouver en permanence au service de la France sous Napoléon.

Le régiment capitulé n° 1, formé le premier en date, comme nous l'avons dit, au moyen des troupes des demi-brigades helvétiques, soit de 33 anciens bataillons décimés par les guerres de la République, eut son dépôt d'abord à Besançon en juillet 1805, puis à Turin, ensuite à Rome, l'état-major du régiment étant à Alexandrie. Son premier colonel fut André Raguetti, des Grisons, avec Réal de Chapelle (Vaud) comme colonel en second, le major Placide Ab-Yberg, de Schwytz; les chefs de bataillon Jean Dufresne, de Vevey; Muller, de St-Gall (plus tard André Burckhardt de Bâle); Jean Scheuchzer, de Zurich; Louis Clavel, de Vaud, celui-ci avec grade de colonel.

A sa formation, le régiment comptait 131 officiers et 2766 soldats, disloqués, le 1^{er} bataillon (Dufresne) en Corse, surtout à Bastia; le 2^e (Muller) à l'île d'Elbe; le 3^e (Scheuchzer) à Modène; le 4^e (Clavel) à Livourne, puis à Gênes. Un an plus tard, l'effectif du régiment montait à environ 3500 hommes; au 1^{er} mai 1808, le total atteignait 4357 hommes. Son champ d'activité fut surtout l'Italie, depuis les frontières de l'Autriche jusqu'en Calabre et en Sicile, sous les ordres de plusieurs éminents maréchaux ou généraux français. Il s'ouvrit par la double et mémorable campagne de 1805, si éclatante en Allemagne, grâce, en partie, aux bonnes opérations secondaires dans la péninsule italique.

Les trois autres régiments suisses furent formés plus tard, c'est-à-dire en 1806 et 1807, en vertu du décret impérial du 12 septembre 1806.

Le 2^e régiment (colonel Castella de Berlens, de Fribourg; colonel en second Joseph de Segesser, de Lucerne; major Jules de Capol, des Grisons; chefs de bataillon: Ignace de Flue, d'Unterwald; Joachim de Castelberg, des Grisons; Octave de la Harpe, de Rolle; Louis de Reding de Biberegg, de Thurgovie); fut formé en Provence, pour faire partie de la 8^e division militaire chargée de la défense des côtes de la Méditerranée. D'abord réunis à Avignon, les deux premiers bataillons furent envoyés à Toulon et aux îles d'Hyères, les deux autres à Marseille.

Le 3^e régiment (colonel Louis de May, de Berne; en second Fréd. Thomasset, d'Orbe (Vaud); major Vincent Weber, de Breitiège (Berne); chefs de bataillon: Charles d'Affry, de Fribourg;

Louis d'Orelli, de Zurich ; Jean-Baptiste Bucher, d'Unterwald ; Jonathan de Graffenried, de Berne) eut son dépôt à Lille, dans la 16^e division militaire et fut réparti aux camps de Boulogne et de Bellicourt.

Le 4^e régiment (colonel François Perrier, d'Estavayer ; en second Joseph de Freuler, de Glaris ; major Joseph Sartory, de St-Gall ; chefs de bataillon : Louis d'Ernst, de Berne ; Jean-Christophe Ott, de Zurich ; Béat Felber, de Lucerne ; Christen, d'Unterwald) fut organisé à Rennes et réparti à St-Malo et au camp de Pontivy, sous les ordres du général Delaborde, puis du général Malher, commandant de la 13^e division militaire.

Recrutés et exercés pendant toute l'année 1807, il manquait à chacun de ces régiments et surtout au 3^{me}, plusieurs centaines d'hommes pour avoir l'effectif normal de 4182 hommes, chiffre qui ne fut atteint que plus tard.

La campagne de la péninsule ibérique devait leur échoir en partage, disséminés par bataillon dans divers corps de troupes.

Disons maintenant quelques mots des principaux services rendus par ces troupes en Italie et en Espagne, et revenons pour cela aux bataillons du 1^{er} régiment.

Campagnes d'Italie.

Comme nous l'avons dit plus haut, c'est avec la double campagne de 1805 que commença le service de guerre du 1^{er} régiment.

On sait qu'à ce moment l'Angleterre, menacée d'une invasion française dès le camp de Boulogne, réussit à ourdir une puissante diversion, au moyen d'une nouvelle coalition avec l'Autriche, la Russie, Naples et leurs comparses. Napoléon para le coup comme d'habitude, en prenant l'offensive avant la jonction des Russes et des Autrichiens, ces derniers s'étant imprudemment avancés jusque sur le haut Danube, tandis que les Russes étaient encore derrière la Vistule. Il se porta sur Ulm, avec sept corps d'armée, en laissant au prince Eugène et à Masséna le soin de contenir l'armée de l'archiduc Charles en Italie.

Les Suisses ne firent pas partie de l'armée d'Allemagne et ne furent représentés aux célèbres victoires d'Ulm, d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, que par quelques individualités des états-majors supérieurs, Jomini entr'autres. Nous ne parlerons donc pas de cette guerre d'Allemagne et de Pologne, bien que les mémoires

de Marbot aient saisi l'occasion du passage du Rhin à Huningue par le corps d'Augereau pour donner un coup de griffe au pont neutre de Bâle et à la Suisse. Nous y reviendrons à propos des événements de 1814 et des griefs faits à la Suisse pour le rôle qu'y joua ce même pont de Bâle.

En Italie il en fut autrement; tout le 1^{er} régiment participa aux opérations actives, bien que fort disséminé aux débuts.

Lorsque Masséna suivit en queue l'armée du prince Charles évacuant le camp retranché de Caldiero, le général Gouvion St-Cyr fut chargé de bloquer Venise. Il avait sous ses ordres les troupes ramenées de Naples, qui, avec quelques autres, rassemblées de droite et de gauche, formèrent l'armée de réserve d'Italie. Les 3^e et 4^e bataillons du 1^{er} régiment suisse y furent appelés, et tandis que le 3^e bataillon (Scheuchzer) tenait Alexandrie et les environs, le 4^e bataillon (Clavel) fit partie du corps du blocus de Venise sous les ordres du général Reynier, de Lausanne. On sait que cette division, forte de 7000 hommes et 1200 chevaux, se conduisit avec autant de bravoure que d'intelligence au combat de Castel-Franco, livré le 24 novembre 1805 par Gouvion St-Cyr, contre le prince de Rohan, et que ce dernier, cerné de toutes parts, fut obligé de se rendre avec 7000 hommes et 12 canons.

Dans cette brillante affaire, le bataillon Clavel se fit remarquer entre tous par sa bonne contenance, l'intrépidité de ses attaques et la justesse de son tir. Aussi reçut-il les félicitations du vice-roi d'Italie. Il eut plusieurs morts et un grand nombre de blessés, parmi lesquels les lieutenants Freudenberg, de Berne, et von Gonten, de Sigriswyl.

Lors de la campagne de Naples, qui suivit bientôt après, sous Masséna et Joseph, et aboutit à procurer au frère de Napoléon, sans grands efforts, la ville de Naples le 15 février 1806, puis la couronne de ce royaume par décret impérial du 30 mars 1806, la division Reynier, formant l'aile droite de l'armée d'invasion, fut arrêtée devant la place forte de Gaëte; elle dut en commencer le siège, qu'elle quitta, relevée par Masséna, pour poursuivre l'armée napolitaine. Elle atteignit celle-ci à Campotenese près Lagonegro le 9 mars 1806, et la battit en lui enlevant toute son artillerie et 2000 prisonniers. De nouveau, le bataillon Clavel se signala dans ces diverses affaires et reçut l'honneur d'être préposé à la garde des prisonniers.

Après la retraite des Bourbons en Sicile et de leurs alliés An-

glais et Russes, soit en Sicile soit à Corfou, pour s'y préparer à opérer de là par mer contre le nouveau royaume, la brigade Reynier, forte des trois brigades Compère, Peyri et Digonet, plus la cavalerie, fut chargée de la défense des côtes de la Calabre. Le bataillon Clavel fit partie, avec 1500 Polonais, de la brigade Peyri. Les trois autres bataillons du régiment allaient se rapprocher de Naples; le 3^e se mettait en marche d'Alexandrie sur Lorette, puis sur Ancône où son chef Scheuchzer commandait la place en juin 1806.

Pendant la campagne des Calabres, Reynier eut à plusieurs reprises l'occasion de se mesurer avec les Anglais. Ce fut le cas, entr'autres, du combat de Ste-Euphémie, le 4 juillet 1806, que nous devons enregistrer ici. Non seulement il fut important et meurtrier, mais il fournit un trait caractéristique des particularités s'attachant à nos services militaires à l'étranger: des Suisses devant combattre les uns contre les autres. Assurément ce trait ne peut causer chez nous aucun étonnement, mais il est bon à rappeler aux lecteurs des Mémoires du général Marbot qui pourraient ignorer, comme l'auteur lui-même, la nature propre des troupes de recrutement volontaire capitulé et qui les jugent, dans leur ignorance, au taux des troupes de conscription ou nationales.

Le général anglais Stuart avait réussi à débarquer 5 mille hommes, le 1^{er} juillet, dans la rade de Ste-Euphémie, en vue de soulever les Calabres. Parmi les troupes de débarquement, il amenait le régiment suisse de Watteville au service britannique, espérant exploiter l'influence qu'il pourrait obtenir sur ses compatriotes du camp français.

Les troupes débarquées s'établirent d'abord, selon la méthode anglaise, dans des retranchements de campagne, d'où déboucheraient ensuite leurs colonnes mobiles.

Reynier décida de les prévenir et d'attaquer la position avant qu'elle fût trop forte. Ayant placé la brigade Digonet à droite avec une partie de la cavalerie, Peyri au centre, Compère à gauche, il devait s'avancer de front sur la position avec le gros des brigades Compère et Peyri, dès que Digonet aurait, par un mouvement tournant, assailli la gauche anglaise. Malheureusement, ces sages dispositions ne purent, comme trop souvent, s'exécuter avec la cohérence voulue. Soit que le *tournement* ait été trop lent ou le général Compère trop impatient, celui-ci s'avança seul, le 4 juillet au matin, sur les lignes anglaises et fut repoussé,

avec de fortes pertes, par un feu violent de mitraille et d'infanterie. Le centre, conduit par Reynier, dut entrer en ligne également avant l'heure, et reçut à son tour le choc du gros des Anglais s'élançant hors de leurs retranchements. Le bataillon Clavel se battit vaillamment dans cette circonstance. Une fois la retraite ordonnée, c'est lui qui en soutint le feu et il parvint, non sans peine, à la couvrir devant des forces très supérieures et animées par le succès. Ses pertes furent sensibles : environ 450 hommes, soit 32 tués y compris les lieutenants Gessner et Freudenberg, 54 blessés grièvement dont le colonel Clavel et le capitaine Snell ; 55 prisonniers.

Ceux-ci, ainsi que les blessés, furent traités par les Anglais avec beaucoup d'humanité et d'égards. « Le capitaine de Rovéréa, du régiment de Watteville, qui, avec deux compagnies suisses-anglaises, avait pris une part des plus actives au combat, fut préposé à leur garde. Cet officier se montra plein de courtoisie envers le colonel Clavel, son adversaire politique en Suisse, mais son compatriote vaudois en Calabre. Il parvint à obtenir son échange contre d'autres prisonniers et Clavel put ainsi rentrer à Naples et soigner ses blessures. Il reçut, à la suite de cette campagne, la croix de la légion d'honneur, ainsi que les capitaines Dulliker, Zingg, Snell, Besse et deux sous-officiers.¹ »

Après l'échec de Ste-Euphémie, Reynier dut se replier sur Cassano pour y attendre les renforts procurés par la capitulation de Gaëte. D'autre part, le 3^e bataillon fut acheminé vers le 4^e pour le renforcer, car il était réduit par les combats et les maladies à 250 hommes. Dirigé d'Ancône par la Pouille et les Abruzzes sur Naples, le bataillon Scheuchzer atteignit cette ville dans les premiers jours de septembre, d'où il fut aussitôt expédié en Calabre. Les deux bataillons furent fusionnés provisoirement au camp de Cassano sous le commandement de Scheuchzer. Après quelques expéditions contre les Calabrais, dans lesquelles l'uniforme rouge leur procura parfois le privilège d'être pris pour des Anglais alliés, et d'obtenir par stratagème de trop faciles succès joints à de nombreuses dépouilles, ils rentrèrent à Naples. Même tout le régiment s'y trouva réuni sur la fin de l'année 1806, le 1^{er} bataillon (Dufresne) y ayant été appelé de la Corse par Livourne, Rome et Albano, en septembre et octobre, et le 2^e bataillon

¹ *H. de Schaller*. Histoire des troupes suisses au service de France, page 33.

(Burckardt, successeur de Muller) s'y étant rendu de Porto-Fer-
rajo, par Piombino, Rome, Terracine et Capoue en décembre.

Cette concentration à Naples de tout le régiment n'était pas un prélude d'oisiveté. Au contraire, il s'agissait d'assurer, au moyen de colonnes mobiles et de camps retranchés, la soumission des populations, aisément excitées et approvisionnées par les flottes ennemies. A cet effet de nouvelles dislocations des troupes suisses eurent lieu, non plus seulement par bataillons, mais par compagnies. Ainsi le capitaine Rosselet, avec 120 hommes des 1^{er} et 3^e bataillons, poursuivit la bande de Fra-Diavolo dans la terre de Labour. Le 3^e bataillon agit contre les insurgés de Co-senza; le 1^{er} bataillon sur les côtes du golfe de Tarente et au siège de Cotrone. Les lieutenants Moret et Millener s'y distinguèrent et furent décorés. En 1808 d'autres expéditions analogues furent menées à Reggio et environs par le 1^{er} bataillon, d'où il vint à Bagnara, puis au camp de la Corona pour dominer la route de Reggio à Naples. A cette date, printemps de 1808, le régiment était au grand complet et il allait passer au service du roi de Naples, par entente avec la Diète helvétique et avec le gouvernement impérial, quand Murat fut appelé à remplacer le roi Joseph, promu au trône des Espagnes. Cette mutation changea les projets en cours. Pour flatter ses nouveaux sujets, Murat renonça à avoir un régiment suisse à son service; il se borna à l'employer comme troupe capitulée française. Il s'en servit, en premier lieu, pour s'emparer de l'île de Capri par un beau coup de vigueur les 4-6 octobre 1808, où se distinguèrent entr'autres, sous les ordres du général Lamarque, les compagnies de grenadiers Camarès, de Rolle, et de voltigeurs Rey, de Lausanne, ainsi que les artilleurs du régiment. Les lieutenants Gödlin et Zraggen furent décorés à cette occasion, ainsi que 4 sous-officiers.

A part quelques chasses données aux brigands dans les Abruzzes et dans les Calabres et des escarmouches de côtes, les temps qui s'écoulèrent jusqu'en 1811, furent relativement des temps de repos, l'insurrection étant à peu près réprimée partout.

A la fin d'avril 1809 tout le régiment fut réuni à Naples; la revue qu'il y passa en mai, avec l'armée royale, lui procura de grands éloges du roi et des généraux français et napolitains pour la précision de ses manœuvres et sa bonne tenue. Quelques semaines plus tard la flotte anglaise s'étant emparée des forts d'Ischia et de Procida, Murat concentra des forces sur le Monte-Bar-

baro en plaçant le régiment suisse comme avant-garde entre le camp et la mer en face des îles, le 4^e bataillon à la garde de l'île de Capri ; les trois autres dans la brigade Digonet.

Devant cette surveillance, bien organisée et toujours vigilante, les Anglais se rembarquèrent après six semaines, sans rien oser tenter de sérieux pour obtenir d'autres succès.

Nos bataillons, répartis sur un grand nombre de postes malsains, souffrirent plus de la *malaria* que du feu ennemi. Tandis qu'ils n'eurent que 16 tués et 33 blessés, dont, parmi ces derniers, le capitaine Gilly et le lieutenant Pingoud, ils perdirent par la fièvre paludéenne 779 hommes. La compagnie du poste empesté d'Arco-Félice périt tout entière, avec ses trois officiers, trois vétérans de Trafalgar, le capitaine Donatz des Grisons, le lieutenant Hefti et le sous-lieutenant Figgi, de Glaris.

A la fin d'août le régiment reçut une dislocation nouvelle, le 1^{er} bataillon aux îles d'Ischia et de Procida, les 2^e et 3^e à Naples, avec l'état-major, pour occuper les forts Neuf, de l'Oeuf et de St-Elme, le 4^e restant à Capri, où il demeura jusqu'en mars 1811. En février 1810, le 1^{er} bataillon rentra à Naples, d'où il partit, en mai, pour les Calabres avec le 2^e bataillon.

Des vides sensibles s'étaient produits dans les effectifs de la troupe et des cadres d'officiers. Le colonel Clavel était mort à Naples, de ses blessures ; le commandant Burckardt et quelques capitaines avaient pris leur retraite. En juillet 1810 le régiment ne comptait plus que 2866 hommes et se trouvait réparti comme suit :

Etat-major à Naples ; 1^{er} bataillon (Dufresne) à Palmi, en Calabre ; 2^e (Nicolas de Flue) au camp de la Corona, en Calabre ; 3^e (Scheuchzer) à Naples ; 4^e (Dulliker) à Capri.

En août 1810 Murat voulut à son tour tenter un débarquement en Sicile, et réunit au camp de Campo, au-dessus de Reggio, les trois divisions Cavaignac, Lamarque et Partouneaux. Dans cette dernière se trouvaient les bataillons suisses nos 1 et 2 et les compagnies d'élite des bataillons nos 3 et 4 ; l'artillerie était à Bagnara. L'entreprise échoua ; la division Cavaignac, embarquée à Porto del Pezzo, y perdit deux bataillons. Vers la fin de septembre Murat fit rentrer ses troupes dans leurs cantonnements. Le régiment suisse suivit les côtes et retourna à Campo, pour surveiller la flotte anglaise. Il repoussa plusieurs tentatives de débarquement pendant l'automne 1810 et l'hiver suivant ; il se trouvait presque en entier dans les Calabres occupé à ce ser-

vice pénible au commencement de l'été 1811. En juillet il fut réuni à Reggio pour prendre la route de la Haute-Italie par Naples, Cajazzo, Rome, où se trouvait son dépôt, Florence, Plaisance.

Napoléon l'attirait à lui pour la campagne de Russie, où nous le retrouverons, endivisionné cette fois avec ses autres compatriotes capitulés. En somme le 1^{er} régiment suisse s'était fait honneur en Italie; on n'y a pas trouvé à mordre.

Passons maintenant à la part d'activité déployée pendant ce temps par les régiments suisses n^{os} 2, 3 et 4; ce qui nous transfère dans la péninsule ibérique.

Campagnes d'Espagne et du Portugal.

La déplorable campagne entreprise par Napoléon contre les trop confiants mais énergiques Espagnols, mit la Suisse à rude épreuve. Non seulement cette nouvelle guerre était impopulaire en elle-même dans notre pays de liberté, mais nous avions au service d'Espagne six régiments suisses, des cantons catholiques, par la capitulation du 6 août 1804¹. Ils étaient commandés alors par les colonels Schmidt, de Soleure; Ruttimann, de Lucerne; Théodore de Reding, de Schwytz; Betschardt, de Schwytz; Traxler, d'Unterwald; de Courten, du Valais.

Ainsi les Suisses allaient être exposés à se battre les uns contre les autres, comme en Calabre et ailleurs. Mais ce serait plus en grand, avec de plus forts effectifs; car outre les six régiments espagnols sus-indiqués, il y avait des détachements des trois régiments suisses au service d'Angleterre², tandis que d'autre part les régiments franco-suisses fournirent jusqu'à onze bataillons aux divers corps d'armée français combattant en Espagne et en Portugal, sans compter que le roi Joseph avait formé un régiment dit étranger, comptant beaucoup de Suisses et commandé par le colonel Frischherz, de Schwytz.

Aujourd'hui un tel état de choses donnerait le frisson à nos populations, élevées sous un régime de paix qui semble perpé-

¹ Il n'est pas inutile de noter qu'en vertu de l'art. 5 de la capitulation, il suffisait qu'un tiers de chaque régiment fût composé de Suisses, et en fait ils comptèrent autant d'Italiens, d'Allemands et de prisonniers autrichiens que de Suisses.

² Outre le régiment de Watteville, à nous déjà connu, il y avait les régiments de Meuron et de Roll, licenciés au Canada en 1816.

tuelle et à nos vigilantes autorités; maints patriotes, soit du pays, soit de pays voisins, ne s'en rendraient compte qu'en y voyant l'abomination de la désolation, et en la mettant à la charge des aberrations propres à de « vils mercenaires » qualification trop souvent donnée aux soldats suisses à l'étranger.

Mais à l'époque dont nous parlons on avait les nerfs moins sensibles et des goûts foncièrement militaires; les plus belles morts étaient celles du plus beau champ de bataille. Cette perspective de guerre civile sous des drapeaux étrangers et en terre lointaine, sans offrir rien de particulièrement attrayant, n'était considérée que comme une des tristes mais ordinaires vicissitudes inhérentes à la noble carrière des armes. On savait que le métier de soldat avait ses épines, celle-là et bien d'autres; mais il avait aussi ses roses, ses faveurs, ses gloires, et l'honneur professionnel primait tout. Par tradition de corps, par devoir enseigné et appris, par routine et organisation d'émulation l'homme s'attachait vite à la nouvelle famille militaire qu'il avait adoptée soit volontairement soit comme pis-aller, pour trois ans, quatre ans, six ans. Il s'attachait tout d'abord à sa compagnie, puis au bataillon, qui avait le drapeau, sans grand souci de tout le reste. Gardant toujours sa petite patrie suisse au cœur, ce culte intime lui suffisait, même au milieu des combats où il contribuait à trancher, tantôt dans un sens tantôt dans l'autre, les plus graves problèmes internationaux, ceux-ci n'étant pour lui, après tout, que d'importance politique secondaire, bien qu'ils pussent souvent enflammer ou consterner des corps de troupes co-militants. De là des variantes marquantes de tempérament entre les corps, suivant qu'ils étaient nationaux ou capitulés suisses. Ces derniers, hommes de la seule discipline et de la froide bravoure, devaient être traités à l'avenant pour donner toute leur mesure, c'est-à-dire menés avec régularité dans les ordres, le service journalier, ainsi que pour la solde, les distributions de vivres et d'effets. Alors on pouvait compter sur eux d'une manière absolue et au commandement. Naturellement cette fermeté particulière au devoir, cette fidélité au corps s'affaiblissaient quand le commandement s'affaiblissait lui-même, et elles n'excluaient point, en cas de rupture du lien hiérarchique et de « sauve qui peut » ouvert, les petits moyens de se tirer d'embarras le plus adroitement possible; souvent alors l'avantage de rencontrer, après l'action, des compatriotes parmi les adversaires, compensa le dur inconvénient d'avoir dû tirer sur eux pendant la bataille. Nous

en avons vu des exemples en Italie; nous en verrons d'autres au cours de la guerre d'Espagne.

Dans la première armée française d'invasion, chargée d'occuper le Portugal avec les trois divisions comte Delaborde, Loison et Travot sous Junot, se trouvaient environ 2800 hommes des 4^e et 2^e régiments suisses, dont le 1^{er} bataillon du 4^e (Felber) et la moitié du 2^e bataillon de ce régiment, sous l'adjudant-major Bleuler, dans la division Delaborde, et le bataillon de Laharpe du 2^e régiment, commandé par le colonel en second de Segesser, dans la division Loison. Entrés en Espagne par Bayonne dans la seconde quinzaine d'octobre 1807, ils participèrent à toutes les mésaventures et privations de la marche pénible et accélérée sur Lisbonne, par Burgos, Valladolid, Salamanque, Ciudad-Rodrigo, Alcantara, Castel-Branco, Abrantès, Santarem. Le 30 novembre Junot avec la division Delaborde s'empara sans résistance des forts de Lisbonne, tandis que la cour s'embarquait pour le Brésil. Pendant ce temps le bataillon Laharpe occupait Santarem et le colonel Segesser était chargé du commandement de la place d'Abrantès. Après avoir rallié et reconforté ses nombreux traînards, Junot se mit en devoir de prendre possession des points importants du royaume. Les fusiliers Felber, cantonnés à Saccarem, furent envoyés le 22 décembre dans la place d'Alméida, le bataillon Laharpe à Abrantès, puis dans la place d'Elvas; les grenadiers restèrent avec Junot.

Mais bientôt le Portugal tout entier se souleva, excité par les Espagnols d'un côté qui venaient de rompre avec la France, de l'autre par l'Angleterre qui débarqua des troupes à l'embouchure du Mondego. Junot dut penser enfin à concentrer ses forces. Le bataillon Felber, moins 200 hommes laissés à Alméida, revint avec la division Loison à Abrantès, puis fut affecté à la garnison de la Péniche avec ses compagnies du centre. Ensuite Loison s'empare d'Evora après un brillant combat, où se distinguent entre autres les grenadiers du bataillon Laharpe, sous les ordres du major de Ste-Claire; le lieutenant Schnyder, de Wartensee, pénétra le premier dans la ville.

Ces succès locaux n'ayant pas empêché les débarquements de troupes anglaises, qui montèrent bientôt à 24 mille hommes sous les ordres de Wellington, Junot n'avait plus qu'à s'opposer à leur marche sur Lisbonne avec les forces qu'il pouvait réunir sous sans main. En attendant il lança la division Delaborde à la rencontre des Anglais avec 3000 hommes seulement, dont les

deux compagnies d'élite du bataillon Felber, sous l'adjutant-major Bleuler.

Le 16 août Delaborde rencontra les avant-postes anglais à Obidos ; le lendemain il les attira au combat sur des positions dominant la plaine sablonneuse de Roliça et repoussa quatre de leurs assauts donnés par une quinzaine de mille combattants, en leur infligeant d'énormes pertes, environ 1500 hommes. Les Français, qui firent aussi plusieurs contre-attaques, perdirent environ 600 hommes, dont 64 Suisses, tant tués que blessés. Le lieutenant Ignace Chicherio fut tué, les lieutenants Nuschler et Ruplin blessés.

Après cette vaillante résistance, Delaborde se replia pendant la nuit sur Torrès-Védras et Lisbonne, où il rallia les troupes de Loison. Avec environ 9 mille hommes, Junot marcha contre les Anglais, qui avaient pris une forte position, au nombre d'environ 18000 hommes, sur les hauteurs de Vimeiro. Le 20 août Junot, plus brave que prudent, attaqua vaillamment de front, fut repoussé, attaqua de nouveau sans plus de succès et dut se replier sur Lisbonne après avoir perdu près de 2 mille hommes, dont 30 morts et 45 blessés du demi-bataillon Bleuler, y compris les lieutenants de Meiss et Sartori.

Par la capitulation de Cintra du 30 août, les troupes françaises évacuèrent le Portugal, transportées en France sur des bâtiments anglais. Le demi-bataillon Bleuler et le bataillon Felber, successivement embarqués, furent reformés à Bordeaux, Belle-Isle-en-Mer et Angoulême. Quant au 2^e bataillon (Laharpe) du 2^e régiment, resté bloqué à Elvas et y faisant une héroïque résistance, dans laquelle se distinguèrent entr'autres les deux compagnies vaudoises commandées par l'adjutant-major Bégos, de Lausanne, il reçut l'ordre de Junot, le 22 septembre, de se soumettre à la capitulation de Cintra. La garnison sortit, le 1^{er} septembre, avec tous les honneurs de la guerre et fut embarquée le 7 octobre pour la France. Tandis que les premiers transports n'avaient eu qu'à se louer des marins anglais, ce dernier fut en butte à tous les moyens les plus bas et les plus astucieux, même à la violence, pour embaucher les soldats au service des régiments anglo-suisse. Seulement 315 débarquèrent à Quiberon et rentrèrent joyeux à leur ancien dépôt de Vannes. Le reste avait été détourné sur les côtes d'Angleterre.

Cette participation de nos compatriotes à la campagne du

Portugal n'était que le préliminaire de plus grands événements. L'Espagne entière était en feu, et sur tous les points d'autres bataillons suisses y figuraient aux premiers rangs, comme nous allons le voir.

* * *

Avec la deuxième armée française d'invasion, composée des trois divisions Barbou, Vedel et Malher (plus tard Gobert) sous les ordres de Dupont, marchèrent deux bataillons suisses, soit le 1^{er} (d'Affry) du 3^e régiment, colonel de May, et le bataillon de Christen, 3^e du 4^e régiment, qui entrèrent en Espagne par Bayonne dans la seconde quinzaine de décembre 1807, pour s'avancer sur Vittoria.

Les trois armées d'invasion qui suivirent, sous Duhesme, Moncey et Bessières, comptèrent encore le bataillon de Flue, 3^e du 2^e régiment, qui fut incorporé dans la division Duhesme, brigade Gaullois, du corps d'armée des Pyrénées orientales chargé d'occuper la Catalogne ; puis deux autres bataillons, soit le bataillon de Castelberg, 1^{er} du 2^e régiment, colonel Castella, entré en Espagne en janvier 1808 et dirigé sur la Vieille-Castille, enfin le bataillon de Graffenried, 2^e du 3^e régiment, sous les ordres du colonel en second Thomasset, entré en Espagne le 20 février 1808 avec la division Mouton, pour participer d'abord à l'occupation de la Navarre. Les soldats de Thomasset furent de ceux qui, à l'indignation de leur chef, durent occuper par subterfuge la place de Pampelune. Aussi on les dirigea sur Burgos, puis sur Valladolid en mai 1808. Ils se battirent vaillamment à Cabezon contre les forces de Cuesta, puis à Reynosa à l'affaire du 10 juin. A la bataille de Medina del Rio-Secco, gagnée le 14 juillet 1808 par Bessières, le bataillon de Graffenried formait la réserve d'infanterie, avec deux bataillons de la jeune garde. Tous trois restèrent l'arme au bras, pendant la bataille, prêts à donner.

Dans l'est, le bataillon de Flue fut employé à la surprise de Barcelone par la division Duhesme et s'y trouva d'abord en bonnes relations avec la garnison espagnole, notamment les gardes wallonnes. Il participa ensuite aux diverses expéditions menées en juin contre les insurgés des alentours par le général Schwartz, qui eut à livrer des combats acharnés, notamment à Esparraquera, pour assurer sa ligne de retraite. Le bataillon suisse y perdit beaucoup de monde et rentra exténué à Barcelone, mais prit part encore à plusieurs sorties, car l'insurrection gagnait du

terrain. Elle avait failli gagner aussi le régiment suisse-espagnol de Wimpfen (précédemment Schmidt) qui occupait Tarragone ; mais la division Chabran, accourue dans cette place, avait décidé les officiers à rester aux ordres du nouveau gouvernement et de la France, qui maintiendraient tous les avantages de la capitulation de 1804. Ainsi fut fait et tenu, pour le moment au moins, car les hommes de ce brave régiment n'échappèrent pas plus que d'autres aux fluctuations révolutionnaires de cette guerre.

Dans les entrefaites, de graves événements se passaient en Andalousie, notamment à Cordoue et à Baylen.

Cordoue, enlevée et mise à sac par les troupes de Dupont, auxquelles il avait joint quelques centaines de Suisses racolés des régiments espagnols, fut le théâtre d'affreuses scènes d'ivrognerie et de pillage, pendant lesquelles un certain nombre de Suisses, nouvellement recrutés contre leur gré, rejoignirent leurs camarades des régiments espagnols. Néanmoins, le gros des régiments suisses-espagnols de Preux (précédemment de Courten) et Charles de Reding, ou *jeune-Reding* (précédemment Ruttimann), ralliés par Dupont dans sa marche au sud, restèrent à ses ordres, mais vacillants.

Quant à l'affaire de Baylen, nous n'avons pas à raconter ici cette fameuse bataille, assez connue, mais fort mal esquissée par les mémoires du général Marbot qui n'y a vu des Suisses que dans le camp des ennemis de la France. Il suffira de rappeler qu'il y eut autant de Suisses d'un côté que de l'autre, que le corps espagnol du général Théodore de Reding (précédemment colonel du 3^e régiment suisse-espagnol (dit *vieux-Reding*) venait du sud comme aile droite de l'armée de Castanos en marche contre Dupont qui avait pris position à Andujar sur le Guadalquivir ; que Reding tourna, avec une quinzaine de mille hommes, la gauche française par le bac de Mendjibar et occupa les hauteurs de Baylen, sur les revers de Dupont, tandis que la division française Vedel, qui aurait dû garder ces postes avec la division Gobert, s'était portée plus en arrière encore, dans les défilés de la Caroline, contre un mouvement tournant imaginaire ; que Dupont s'étant mis en retraite sur Baylen avec son gros, qui comptait entr'autres la brigade suisse-espagnole, régiments de Preux et Charles de Reding, sous le général Schramm, précédé d'une avant-garde de trois bataillons français et du bataillon Christen du 4^e régiment suisse, commandé par Freuler, alla butter contre les fortes positions de Théodore de Reding à Baylen et fut re-

poussé après quatre assauts meurtriers, en même temps qu'il était attaqué à revers par l'avant-garde de Castanos ; que Vedel, revenu en arrière au canon, arriva trop tard pour empêcher la capitulation de Dupont, dans laquelle il fut aussi englobé, avec le bataillon n° 1 du 3^e régiment suisse commandé par le colonel de May, tandis que le chef de bataillon suisse d'Affry, qui commandait les deux compagnies d'élite de Tavel et de Lerber, jointes à 4 compagnies françaises, n'ayant pas été atteint par l'ordre de reddition, put sauver l'aigle du régiment et se retirer sur Madrid avec sa troupe qui comptait encore 116 sous-officiers et soldats suisses¹.

Dans tous les engagements de cette bataille complexe de Baylen et de ses environs, les Suisses du camp français se comportèrent vaillamment et noblement. Nous n'en exceptons pas les scènes particulièrement pathétiques de la bataille même, sous la grande redoute espagnole, commandée par le lieutenant-colonel Christen, de Lucerne, où un bataillon suisse-français Jeune-Reding se trouva aux prises avec une compagnie de grenadiers du régiment suisse-espagnol Vieux-Reding. Les soldats s'étant reconnus, le feu cessa d'un commun accord, d'abord tacite, puis convenu en ce sens que chacun suivrait les mouvements de l'armée, sans prendre autrement part à la lutte.

Un malentendu ayant fait reprendre la fusillade entre les deux Reding, les hostilités recommencèrent et une cinquantaine de grenadiers furent pris dans la redoute. Ils allaient être fusillés, par ordre du général Schramm, pour avoir rompu leur armistice et tiré sur des compatriotes, lorsqu'ils furent sauvés par l'intervention du capitaine suisse Gantin, qui arrivait en ce moment suivi du bataillon suisse-français de Freuler. Toutefois, cet incident contribua à ébranler la contenance de la brigade suisse-espagnole, et lorsqu'il fut question de capituler, la débandade générale l'atteignit ; bon nombre de soldats, à moitié morts de faim, de soif et de fatigue, cherchant leur salut comme ils le purent, rejoignirent les camarades espagnols qui les sollicitaient de revenir à eux.

Si nous mentionnons ces traits peu réguliers de la vie difficile des soldats suisses en Espagne, ce n'est certes pas que nous en soyons fiers ; c'est, au contraire, par simple devoir d'impartialité

¹ Ce fait d'armes est attribué à d'autres par les mémoires Marbot (II, p. 51), qui prétendent qu'à l'exception du seul bataillon Ste-Eglise, toute l'armée Dupont, forte de 25,000 hommes, fut désarmée.

nous assurant d'autant mieux le droit de relever les exagérations d'auteurs qui, comme le général Marbot, ne tiennent aucun compte des institutions et des mœurs militaires de l'époque ni des renseignements allant à l'encontre de leurs préventions. Nous sommes sûrs d'ailleurs que les juges réellement impartiaux en feront moins un grief aux soldats qu'à l'autorité supérieure, qui, tout en les habituant à vivre de maraude et à se recruter par toutes sortes de moyens, les réduisait à devoir combattre indéfiniment des compatriotes, des parents, des frères, si même elle ne basait sur ces rencontres fratricides des spéculations de tactique et de recrutement, ce qui était contraire aux dispositions fondamentales des capitulations conclues en Suisse.

Le général Dupont ayant signé, le 22 juillet, la convention de reddition, les troupes suisses, à l'exception de celles d'Affry susmentionnées et de quelques hommes de Freuler, qui s'échappèrent par les montagnes, furent conduites, avec le reste du corps d'armée français, vers San Lucar de Boramida et Rota, où elles furent embarquées pour les îles Baléares ou retenues inhumainement sur d'insalubres pontons. Les Suisses perdirent bon nombre d'officiers, entr'autres le lieutenant-colonel Jaquet, le commandant Christen, les capitaines de Seyssel et Gwerder, les lieutenants Bryner, Forrer, Fornaro; maints autres restant dans les hôpitaux. Quant aux sous-officiers et soldats, soigneusement séparés des officiers, ils furent en butte à des tentatives redoublées d'embauchage au service de la junte de Séville; mais la plupart y résistèrent et restèrent prisonniers jusqu'à la conclusion de la paix, sauf quelques échanges¹.

¹ Bon nombre de ces prisonniers parvinrent heureusement à s'échapper. Quelques-uns d'entre'eux, des 3^e et 4^e régiments, d'une manière vraiment héroïque, comme on va en juger :

« En vue de Cadix stationnait le ponton de Vieille-Castille avec 7 à 800 prisonniers suisses et français, parmi lesquels se trouvaient 400 officiers, des soldats et même des femmes et des enfants. Le capitaine de vaisseau Moreau et le capitaine suisse Imthurn méditaient depuis longtemps une évasion. Le 5 mai 1810, à neuf heures du soir, ils profitèrent d'un gros temps qui chassait les lames vers le rivage, pour se précipiter avec quelques hommes sur la garde espagnole, s'emparer de ses armes et égorger les matelots. Ils dirigèrent, comme ils le purent, le vaisseau, à travers les croiseurs anglais, vers la côte de Matagorda, occupée par les Français. Le vaisseau ayant dû s'arrêter à cinquante pas du rivage, on se bâta de lui envoyer des chaloupes, mais pressés par le feu des Anglais et des Espagnols, une centaine d'hommes se jetèrent à la nage avec trop de précipitation et furent noyés, entre autres le capitaine Barthès du 3^e. Le transbordement du reste de la troupe dura de six heures du matin à cinq heures du soir et le ponton fut incendié par le feu de l'ennemi. Les officiers suisses échappés ainsi à cette dure captivité étaient : les capitaines Im-

*
*
*

Pendant ces deux campagnes de Portugal et d'Andalousie, si tristement terminées pour la France, le bataillon de Flue avait tenu Barcelone et ses environs, renforcé de 400 hommes du 2^e régiment amenés par l'adjutant-major de Tschudi ; d'autre part, le bataillon de Castelberg, employé d'abord contre les insurgés de Ségovie, avait été dirigé dans la province de Valence, sous Moncey ; il s'était chaleureusement battu à Belmonte et venait de pénétrer, le 23 juin, à Requena, dans la Huerta de Valence, lorsque Moncey se mit sagement en retraite sur Madrid. Le bataillon de Castelberg prit garnison dans cette capitale. Il n'y resta pas longtemps ; il dut l'évacuer, après le désastre de Baylen, avec la cour du roi Joseph, et soutint la retraite sur Burgos. Là, réuni au bataillon Graffenried, il forma bientôt avec celui-ci et quelques renforts une brigade provisoire suisse sous le colonel Castilla incorporée dans la division Merle, brigade qui soutint, le 26 novembre, une affaire meurtrière sur les rives de l'Elbe.

Tout cela n'était encore qu'un début pour nos régiments franco-suisse lancés en Espagne, bien qu'il y en eût déjà 7 bataillons. La campagne sérieuse commençait à peine. Napoléon, qui n'entendait pas rester sous le coup des sanglants revers enregistrés par les conventions de Baylen et de Cintra, fit reprendre les opérations de plus belle, avec d'importants renforts qu'il amena lui-même en automne 1808.

Ces renforts comptèrent quelques troupes suisses, en premier lieu celles rentrées du Portugal, réorganisées à Agoulême et à Rennes, soit le 1^{er} bataillon du 4^e régiment, sous l'adjutant-major Bleuler, bientôt suivi et renforcé de 340 hommes du 2^e ba-

thurn, Landolt, Tschann, Buchly, Chicherio, Benziger, les lieutenants Terpin, Kratzer, Schumacher, Speicher, Belig, de Dompierre, Herzog, Lutz. Chapuis, chirurgien, et le sergent-major Eltschinger, du canton de Fribourg.

Malheureusement, il restait en rade six autres pontons, dont les prisonniers furent traités avec plus de dureté encore après cette évasion. Les fugitifs furent parfaitement reçus par les généraux français et par le roi Joseph. Ils traversèrent toute l'Andalousie, s'arrêtèrent sur le champ de bataille de Baylen, assistèrent à la procession de la Fête-Dieu à Madrid, ainsi qu'à un combat de taureaux, et arrivèrent le 1^{er} juillet à Valladolid. Après quelques jours de repos passés avec leurs camarades du bataillon Bleuler, ils retournèrent par Burgos et Bayonne au dépôt de leur régiment et rentrèrent à Rennes, le 13 août 1810. (de Schaller, ouvrage cité, p. 87.)

D'autre part l'adjutant-major Charles von der Weid, du 3^e régiment, interné à Selkirck, en Ecosse, put s'échapper, en août 1812, sur un navire danois et rejoignit, en octobre de la même année, son régiment à Lille.

taillon du même régiment, sous les ordres du commandant d'Ernst succédant à Felber.

Dans la marche en avant, la brigade Castella participa, le 10 novembre, à la bataille de Gamonal, et le surlendemain elle fut passée en revue à Burgos par Napoléon et par le maréchal Lannes qui venait d'être nommé colonel-général des Suisses ; ils témoignèrent leur complète satisfaction de sa bonne tenue. Après l'occupation nouvelle de Madrid, elle prit part, sous les ordres du maréchal Soult, aux opérations contre l'armée anglaise du général Moore en retraite de l'Esla sur la Corogne. Son rôle consista tout d'abord à faire la chasse aux débris de l'armée espagnole de Blake. Elle les poursuivit jusqu'à Santander et à San-Vicente ; puis traversant la chaîne de Montana, couverte de neige, par un froid excessif, elle descendit sur Saldana et Potes sur les rives du Carion, où Soult concentrait ses forces, pour suivre Moore sur Léon, Astorga et au-delà. Le 26 décembre 1808 la poursuite commença résolument et le 31 du même mois l'assaut fut donné à la ville de Léon. Le bataillon suisse Castelberg s'y distingua. A Astorga, quelques jours plus tard, le bataillon Bleuler fut inspecté par Napoléon, qui l'autorisa à se présenter en capote, vu le triste état de ses habits rouges depuis la campagne du Portugal. Tandis que l'empereur retournait à Valladolid, rappelé par les nouvelles d'Allemagne, et y passait en revue le bataillon d'Ernst, Soult continuait sa poursuite, livrait un vif combat aux Anglais le 5 janvier 1809, à Lugo, un autre, le 16 devant la Corogne, où nos compatriotes combattirent dans la division Mermet, qui s'empara ensuite du Ferrol. On sait que les Anglais réussirent à se rembarquer, mais que leur général Moore perdit la vie dans le dernier engagement près du village d'Elvina.

Pendant cette campagne la brigade provisoire suisse fut dissoute. On préférait l'employer par bataillon ou même par demi-bataillon, et Castella obtint l'autorisation de rentrer en France pour réorganiser son régiment. Castelberg garda le commandement de son bataillon ; dirigé sur Vigo, vers la fin de janvier 1809, il contribua à la prise de cette ville. Les trois bataillons suisses Castelberg, Graffenried et Bleuler se trouvaient réunis, le 4 février, à St-Jaques de Compostelle, où ils furent rejoints par le demi-bataillon d'Ernst. Ils participèrent à la nouvelle campagne du Portugal sous le maréchal Soult et à la prise d'Oporto, le 19 mars, où leurs compagnies d'élite formèrent la tête des colonnes d'attaque. Le lieutenant Graff, de Soleure, du 2^e régiment

eut l'honneur de monter le premier sur la brèche. A la poursuite dans la ville les bataillons Bleuler et Castelberg formèrent l'avant-garde et sauvèrent bon nombre de Portugais parmi la foule de ceux qui furent noyés par l'effondrement du pont. Lorsque Soult, sept semaines plus tard, se laissa surprendre dans Oporto et dut se replier en toute hâte, les Suisses, placés à l'arrière-garde, soutinrent une lutte énergique pour couvrir la retraite et arrivèrent dans un état lamentable, le 20 mai, à Orense, d'où il fallut reconquérir encore sur les insurgés Lugo et St-Jaques de Compostelle avant de pouvoir se refaire un peu et rallier les forces de Ney et de Victor sur la ligne de Zamora à Ciudad-Rodrigo. Les pertes avaient été grandes depuis Oporto en matériel et en hommes. Beaucoup de blessés et de malades suisses étaient restés aux mains des ennemis, et il en serait resté un plus grand nombre si leurs uniformes rouges ne les avaient fait prendre parfois pour des Anglais, entr'autres à Alloriz, où les insurgés leur apportèrent même des vivres et du vin pour célébrer la victoire de Wellington à Oporto !

Les capitaines Grangier et Tschanner, les lieutenants Hartmann, de Planta, Sitzmann avaient été tués. Le commandant d'Ernst était mort en Galice ; les capitaines Kunkler, Jayet, Tornare, les lieutenants Carrard, Adelman, Deblue, Jeannet, Jean Meyer, Escher, Laporé étaient prisonniers ou disparus. Les officiers payeurs des divers régiments, restés à Vigo, y furent capturés avec leurs caisses et leur comptabilité. Les bataillons suisses, réduits à 4 à 500 hommes chacun, furent réorganisés en un régiment de trois bataillons, Bleuler, Castelberg et Graffenried, sous le colonel Thomasset et incorporé dans la brigade Thomières, du corps Kellermann, chargé de maintenir les populations du royaume de Léon et de la Vieille-Castille.

Pendant le reste de l'année 1809 les bataillons suisses furent employés à une lutte incessante contre les bandes insurgées qui tenaient cette contrée. Ils rayonnaient entre les villes de Zamora, Léon, Astorga, Toro, Valladolid, se transportant par petits détachements partout où les circonstances l'exigeaient, perdant beaucoup de monde, en blessés, malades et quelques déserteurs. Pour compenser les pertes, ils furent rejoints par le 4^e bataillon du 4^e régiment, commandant Jean-Baptiste Gœldlin de Tiefenau, parti du dépôt de Rennes le 6 décembre 1809 et arrivé à Valladolid à la fin de février 1810. Il fut incorporé dans la division Seras, brigade Lauberdrière, ainsi que les trois autres bataillons, sauf

leurs compagnies d'élite qui furent placées sous les ordres du commandant Salomon Bleuler pour former la garde du général Kellermann. Pour tenir la campagne, ce corps d'élite restait attaché à la brigade Thomières ; il fit avec elle les meurtrières expéditions de Salamanque, de Palenzia, où le lieutenant Gatschet fut tué, de Zamora, du Moulin-à-Vent, où tous les officiers furent blessés.

D'autre part le bataillon Graffenried, envoyé en garnison à Léon avec 4 compagnies françaises et 200 dragons, y fut surpris, le 7 juin 1810, par un corps de 4000 Espagnols ; mais il les repoussa avec de grandes pertes et en leur capturant 150 hommes. Il perdit lui-même 10 morts, dont le capitaine Hundbiss, commandant des voltigeurs, et 30 blessés. A peu près en même temps le bataillon Gœldlin soutenait et refoulait, dans sa garnison d'Astorga, plusieurs assauts de nombreuses guérillas ; plus tard, en octobre, il les pourchassait dans les montagnes des Asturies et prenait part à l'expédition de Potes.

Nous ne suivrons pas les bataillons suisses dans les innombrables expéditions de ce genre auxquelles ils furent employés pendant l'année 1810. Cependant il nous faut parler plus en détail, par les mêmes motifs d'impartialité que nous avons exposés plus haut, d'un événement qui fit quelque bruit et qui n'était que le résultat de l'épineuse situation dans laquelle se trouvaient placés nos compatriotes pendant toute cette funeste guerre.

« Le général de division comte Seras, dit M. de Schaller, était venu occuper la partie nord-ouest de la Vieille-Castille et du royaume de Léon. Un corps nombreux de Portugais et d'Espagnols s'avancait par la Puelbla de Sanabria, petite ville à la frontière du Portugal. A l'approche des troupes françaises, la garnison espagnole, forte de 3,000 hommes, abandonna la ville. Seras y plaça le 2^e bataillon suisse, de Graffenried, comptant 333 hommes avec ordre de défendre la place jusqu'à la dernière extrémité ; après quoi il se retira sur Benavente. La Puebla est bâtie sur une hauteur : elle est divisée en ville haute et ville basse, pourvue de quelques mauvaises fortifications, mais dominée de trois côtés par des collines à portée de la mousqueterie. La ville haute renferme un vieux château fortifié, mais dénué de voûtes et dominé par deux églises massives, distantes de quinze pas l'une de l'autre. La garnison commença par réquisitionner des vivres. Elle réunit environ 2,000 rations de pain et de biscuit, mais elle manquait d'eau, parce que le puits du château était

infecté par une quantité de poudre et par des cadavres que les Espagnols y avaient jetés en évacuant la ville. Chaque homme avait environ 80 cartouches. La garnison parvint en outre à désenclouer six canons, mais elle manquait de poudre d'artillerie.

Le 3 août, la place fut investie par les corps du général portugais Silveyra et du général espagnol Taborda, en tout 10,000 hommes; sur le refus du commandant de se rendre, l'attaque commença et dura jusqu'au 9. La petite troupe suisse s'était retirée dans la ville haute, mais elle manquait d'eau et de pain; elle était en outre harassée par les travaux de défense. Le 6, le caporal fribourgeois Tinguely s'offrit volontairement à traverser les lignes ennemies pour demander des secours, soit au comte Seras, soit à la brigade Paillard, postée à Santa-Marta, mais trois jours se passèrent sans qu'on eût aucune nouvelle de leur part. Le lieutenant de Freudenreich avait été tué à travers les créneaux par un coup de feu et 23 hommes étaient blessés. Le 9 au soir, l'explosion de deux mines pratiquées par l'ennemi, à couvert des maisons adjacentes, ouvrit la brèche. Les soldats avaient encore six cartouches, mais la plupart des pierres à feu étaient hors de service. Pour comble de malheur, il se trouvait parmi les assiégeants quelques déserteurs suisses, entre autres le tambour Gillabert, de Vaud, qui excitaient constamment leurs anciens camarades à la désertion, leur faisant croire qu'ils seraient tous passés au fil de l'épée s'ils continuaient leur résistance; que si, par contre, ils capitulaient, ils seraient transférés en Suisse et que d'ailleurs ils y avaient droit, puisque leur engagement était expiré. Quarante-huit hommes de la garnison dont vingt grenadiers, écoutèrent ces perfides conseils. Ils passèrent à l'ennemi dans la nuit du 10 août 1810. Le 29 mai 1814, ils furent tous condamnés à mort par contumace. Les autres soldats, réduits au nombre de 244, refusèrent de se battre contre 10,000 ennemis. et vers une heure du matin, Graffenried, la mort dans l'âme, fut obligé de signer sur la brèche une capitulation honorable du reste. Elle portait en substance que la troupe conserverait ses effets, les officiers, leurs épées, et que la garnison serait embarquée à destination de la Suisse, sous réserve de ne pas servir contre les nations alliées. Les officiers compris dans la capitulation étaient les sous-lieutenants Zimmerli, Amiet, Finsler, Vicenz, les lieutenants Fuchs, de Sonnaz, Meyer, Frey, Taglioretti, les capitaines Varena et Donatz, le chirurgien Dr Engelhard et le commandant Jonathan de Graffenried. Le bataillon fut donc

transféré à la Corogne, escorté par les généraux Contreras et Mahy et pillé en route par les Espagnols avec la complicité de leurs chefs; embarqué le 22 août sur un ponton, dirigé le 22 septembre sur l'Angleterre, il entra le 7 octobre en rade de Portsmouth. A Portchester, les prisonniers trouvèrent 6,000 autres prisonniers français, entre autres les officiers suisses Jayet et Jeannet. En novembre enfin, ils furent, à la suite d'incessantes réclamations, débarqués à Morlaix, après avoir subi une forte tempête durant la traversée. Il ne restait plus, à leur entrée en France, que 133 officiers et soldats, les autres prisonniers avaient pris du service, soit chez les Espagnols, soit surtout chez les Anglais, car le général Meck, qui accompagnait le convoi, n'avait pas dédaigné de pratiquer lui-même l'embauchage pendant cette longue traversée.

» Le 11 août, dans la matinée, dix heures après la capitulation de Graffenried, le comte Seras, qui avait bien reçu l'avis apporté par Tinguely, arriva à la Puebla avec des renforts et Kellermann lui-même était en marche avec plusieurs bataillons, entre autres celui de Bleuler, pour faire lever le siège de cette bicoque. Les Espagnols avaient déjà évacué la place, mais il était trop tard pour sauver la garnison. Seras chercha à se justifier en produisant une dépêche de Graffenried du 1^{er} août, lui annonçant qu'il avait encore 70 bœufs, 8,000 rations et 6,000 coups de canon. Cette dépêche avait été écrite pour tromper l'ennemi qui aurait pu l'intercepter, mais le divisionnaire, connaissant la vérité, n'aurait pas dû s'y méprendre.

» L'empereur fut violemment irrité à la nouvelle de la capitulation de la Puebla. L'infortuné Graffenried fut traduit devant un conseil de guerre, mais il fut acquitté, par jugement du 2 février 1811, jugement qui fut distribué à tous les régiments suisses et à la Diète helvétique.

» A la suite de ce fatal événement, le colonel Thomasset fut rappelé en France. Il partit le 27 octobre 1810 avec les cadres disponibles des trois bataillons, entre autres le capitaine Vonderweid de Seedorf, nommé commandant de bataillon, le 1^{er} août 1810; le commandant Bleuler, les capitaines de Maillardoz et de Schaller du 4^e, le capitaine Füssli, les lieutenants de Buman et Albiez du 2^e »¹.

Il ne resta plus dans le nord de l'Espagne qu'un bataillon du 4^e régiment, avec les débris des bataillons d'Ernst et de

¹ Ouvrage cité, pages 88-91.

Castelberg, en tout 1,008 hommes, sous les ordres du commandant Gœldlin de Tiefenau et le bataillon de Flue en Catalogne, mais dès ce moment, nos compatriotes ne prennent plus une part considérable aux événements de la Péninsule.

En 1810 et 1811 nous trouvons le bataillon Gœldlin dans la division Vandermanden, qui couvrait l'armée du Portugal. En juillet 1811 il fut transféré de Valladolid à Burgos, et dut envoyer en France les cadres de quatre compagnies. Il n'avait plus sous ses ordres que 680 hommes des 2^e, 3^e et 4^e régiments, lorsqu'il prit une part distinguée, sous le colonel Boret, à la retraite qui suivit la bataille de Salamanque, notamment au combat de Roa, le 6 mars 1812. Le 20 avril 1813, Gœldlin, blessé à la jambe, ramena ses troupes à Nancy, où avait été transféré le dépôt de son régiment. Le 9 octobre, il obtint son congé du service de France et passa au service de Hollande en 1814.

Quant au bataillon de Flue, 3^e du 2^e régiment suisse, il quitta le dernier le sol de l'Espagne. En 1810, il avait passé sous les ordres du général Maurice-Matthieu, successeur de Duhesme. On le cantonna dans les forts de Barcelone, pour prévenir les désertions, qui étaient fréquentes par le fait du voisinage des régiments suisses-espagnols Reding et Wimpfen. Toutefois, les compagnies d'élite firent quelques sorties contre le village de Saria. Dans le combat de Villafranca, le 28 mars 1810, le capitaine Heidegger fut fait prisonnier et transféré à l'île de Malte. En novembre 1810, les compagnies du centre combattirent les miquelets vers Ribas, et eurent un certain nombre de blessés, dont le lieutenant Bleuler. Le bataillon se distingua encore à la défense du fort Mont-Jouy le 19 mars 1811, où 800 grenadiers espagnols furent tués ou capturés dans les fossés au moment où ils se croyaient sûrs d'une surprise par trahison. Quelques mois plus tard, les cadres disponibles furent rappelés en France et retournèrent à Marseille, tandis que les débris du bataillon ne quittèrent l'Espagne qu'à la conclusion de la paix en 1814.

Aux derniers temps, le nom suisse figure encore dans les corps espagnols du roi Joseph, notamment au 3^e étranger, commandé par le colonel Frischherz, qui participa aux batailles d'Ocana et d'Albuera et à la prise de Ciudad-Rodrigo.

En juin 1811, le vaillant colonel schwytois se distingua particulièrement à la défense du fort de Niebla, situé sur la rive droite du Rio-Tinto, à 10 lieues de Séville; avec 500 hommes seulement il repoussa plusieurs assauts tentés par la division Morillo et tint

énergiquement son poste jusqu'à l'arrivée de la division française Godinot.

Les Suisses furent encore représentés fort bien pendant les derniers temps de la guerre d'Espagne par leurs alliés valaisans et neuchâtelois.

En octobre 1808, le bataillon valaisan fut acheminé de Montpellier sur la Catalogne dans le 7^e corps d'armée, et prit part aux sièges de Rosas, puis de Girone, sous le général Amey, fribourgeois, ainsi qu'aux nombreux combats livrés dans cette contrée. Il avait perdu plus d'un tiers de son effectif quand le Valais fut réuni à l'Empire français en 1810; son bataillon rentra en France en septembre 1811 pour être incorporé, en vue de la campagne de Russie, au 41^e régiment d'infanterie légère. Ce régiment, placé sous le colonel Casabianca, fut formé des trois bataillons Delponté, Mano et Blanc, recrutés en Piémont, en Corse et en Valais. Le major Blanc succédait au colonel de Bons, démissionnaire.

Quant au bataillon neuchâtelois, il avait fait la campagne de 1809 en Allemagne avec Berthier et s'était signalé à la bataille de Wagram. De là, il avait été envoyé directement en Espagne avec la division Dorsenne et la garde. Entré en Espagne dans les premiers jours de 1810, il resta d'abord en garnison à Burgos, activement occupé à défendre la ligne d'étapes contre les bandes de Mina et de Morillo; puis il suivit le corps du maréchal Ney dans la troisième campagne d'Espagne sous Masséna. Il prit une part honorable au siège de Ciudad-Rodrigo; puis après la reddition de la place, en juillet 1810, il rentra à Burgos où il fut incorporé dans la division de Claparède, chargée de veiller aux derrières de l'armée. Depuis ce moment et pendant toute l'année 1811, il guerroya sans cesse contre les bandes de Mina et d'autres chefs d'insurgés, puis contre les Anglais eux-mêmes. Dans les premiers jours de l'année 1812, il fut rappelé à Besançon pour se refaire et gagner la grande armée en marche sur la Russie.

* * *

Telle fut, dans ses traits principaux, la part que nos capitulés suisses de 1803 prirent à la guerre de la Péninsule ibérique. Si quelques ombres figurent au tableau que nous en avons fait, nul ne contestera qu'ils n'aient rendu, en somme, de réels services à la France, et l'on conviendra que M. le général Marbot, dans les

Mémoires où il raconte tant de choses, aurait été équitable en ne passant pas ces services sous complet silence, alors qu'il s'est plu à mettre en scène d'une manière peu flatteuse les Suisses du camp opposé.

Mais l'équité et l'impartialité, dont l'auteur des dits Mémoires ose se targuer, n'étaient pas son affaire, surtout quand il s'agit de Suisses, comme nous le constaterons mieux encore par les événements de 1812.

Campagne de Russie.

Cette fois les Suisses ne seront plus éparpillés par bataillons. Leurs quatre régiments et le bataillon valaisan vont être réunis dans un même corps d'armée et tous combattront ensemble dans les deux importantes batailles de Polotzk, les 18 août et 18 octobre 1812, batailles qu'on a pu appeler, avec un peu trop d'exagération, il est vrai, des batailles suisses.

On sait que pour cette colossale entreprise guerrière, sorte de nouvelle croisade qui devait jeter sur le géant du nord-est toute l'Europe continentale, Napoléon avait réuni un effectif d'environ 500 mille hommes, dont 420 mille d'infanterie, 70 mille de cavalerie, avec 1266 bouches à feu, ce qui donnait un total de 20 mille voitures, dont 3 mille d'artillerie, 4 mille d'administration, le reste se répartissant entre les régiments et les états-majors divers. Le tout était subdivisé en treize corps d'armée y compris la garde, le corps auxiliaire autrichien sous le prince Schwarzenberg et le corps allié prussien sous le maréchal Macdonald, dont on trouvera le détail aux tableaux ci-après, où sont indiqués aussi les corps et les effectifs de l'armée russe.

COMPOSITION DES ARMÉES EN 1812.

Armée française.

			Environ
Vieille garde	Duc de Dantzig	Divisions : Roguet, Claparède.	} 40,000
Jeune garde	Mortier	Cavalerie : Walther.	
1 ^{er} corps	Davoust	Gudin, Friant, Morand, Desaix, Compans. Cavalerie : Girardin, Pajol, Bordesoulle	70,000
2 ^e corps	Oudinot	Legrand, Verdier, Merle. Cavalerie : Doumerc, Castex, Corbineau	40,000

3 ^e corps	Ney	Ledru, Bazout, Marchand, les Wurtembergeois. Cavalerie : Wolwart, Mourier	40,000
4 ^e corps	Vice-roi d'Italie	Brossier, Delzons, Lecchi, Pino. Cavalerie : Guyon	45,000
5 ^e Polonais	Poniatowsky	Zayonschek, Dombrowsky, Kniasewich. Cavalerie : Kamensky.	35,000
6 ^e Bavares	St-Cyr	Wrede, Deroy, Sibein	22,000
7 ^e Saxons	Reynier	Lecocq, Funk. Cavalerie : Gablentz	16,000
8 ^e Westphaliens	Junot	Tharreau, Ochs. Cavalerie : Wolff	16,000
9 ^e corps	Bellune	Partouneau, Daendels, Girard. Cavalerie : Delaistre, Fournier	32,000
10 ^e Prussiens	Macdonald	Yorck, Massenbach, Grandjean	30,000
11 ^e réserve, en Prusse	Augereau	Heudelet, Loison, Durutte, Destrées, Morand. Cavalerie : Cavaignac	50,000
Cavalerie	Murat		
1 ^{er} corps	Nansouty	Bruyères, St - Germain, Valence	12,000
2 ^e »	Montbrun	Pajol, Wathier, Defrance	10,000
3 ^e »	Grouchy	Chastel, Doumerc, Lahoussaye	7,700
4 ^e »	Latour-Maubourg	Rosniecky, Lorges	8,000
Armée autrichienne du prince de Schwarzenberg			32,000
Total approximatif			<u>505,700</u>

NB. Les 9^e et 11^e corps n'arrivèrent que pendant la retraite.

L'armée, en arrivant sur la Duna, avait déjà perdu le tiers de son effectif.

Les 2^e, 6^e et 10^e corps restèrent à gauche sur la Duna, ainsi que le 9^e à la fin de la campagne.

Les Autrichiens et les Saxons restèrent à droite en Volhynie.

Armée russe.

Armée de Barclay.

		Bat.	Escad.	Rég. cosaq.
1 ^{er} corps.	Wittgenstein; divisions, Berg, Sazonof, Schakowskoi	28	16	3
2 ^e »	Baggavout; divisions, Olsousief, prince Eugène de Wurtemberg	24	8	—
3 ^e »	Touczkov; divisions, Kanownitzin et Strogonof	26	6	—
4 ^e »	Schouwalof et Osterman; divisions, Tschoglokof et Bachmetief	22	8	—
5 ^e »	Grand-duc Constantin; gardes et réserves, Yermolof, Depreradowitsch, Galitzin	26	20	—

	Bat.	Escad.	Rég. cosaq.
6 ^e » Doctorof; divisions; Kapzewicz, Likatschef	24	8	—
1 ^{er} corps de cavalerie; Ouvarof	—	24	—
2 ^e » » Korf	—	24	—
3 ^e » » Pahlen	—	24	—
Cosaques de Platof	—	—	14
Total	150	138	17

Environ 130 mille hommes, sans les 8 mille cosaques de Platof.

Armée de Bagration.

	Bat.	Escad.	Rég.
7 ^e corps. Raefsky, Paskiewicz, Kolubakin, Wassiltchikof	24	8	—
8 ^e » Borosdin, prince Charles de Mecklenbourg, Woronzof, Newerowski	22	20	—
4 ^e » de cavalerie; Sievers	—	24	—
Cosaques	—	—	9
Total	46	52	9

Environ 45 mille hommes

Armée de Tormassof.

	Bat.	Escad.	Rég.
Corps de Kamenski; divisions Scherbatof	18	8	—
» de Markof; deux divisions	24	8	—
» de Sacken; divisions, Sorokin, Laskin	12	24	—
Cavalerie de Lambert	—	36	—
Cosaques	—	—	9
Total	54	76	9

Environ 40 mille hommes.

Armée de Moldavie; amiral Tschichagof.

	Bat.	Escad.
Division de Langeron	12	8
» de Essen	12	8
» de Woinof	11	12
» de Boulatof	6	20
Corps de Sabaneef, resté en observation	9	8
Division de Servie	9	8
	59	64
Corps de Finlande; général Steinheil	16	3

L'organisation changea à la fin de la campagne, surtout aux armées des ailes sous Wittgenstein et Tschichagof.

	Bat.	Escad.
Alors la première, réunie au corps de Finlande, avait 3 corps, forts de	75	38
La deuxième, ou armée du Danube, sous Tschichagof, avait 6 corps	102	116
Ces corps étaient ceux de Lambert, Scherbatof, Langeron, Essen, Woinof, Boulatof, etc.		

Nous n'essaierons pas de raconter ici cette gigantesque campagne, même en résumé; il y faudrait un gros volume. Nous de-

vons cependant en rappeler les principaux traits, parce qu'ils sont indispensables pour se rendre compte du rôle qu'y jouèrent les régiments suisses, soit à Polotzk comme flanqueurs de gauche de la Grande-armée, soit à la Bérésina pour frayer d'abord à celle-ci le passage de la rivière et couvrir ensuite la retraite sur Wilna.

*
*
*

L'immense armée combinée de Napoléon traversa la Prusse et le duché de Varsovie dans les mois d'avril et de mai pour se porter sur le Niemen. Les régiments suisses, réunis dans la seconde quinzaine de mars à Magdebourg, sous le commandement du divisionnaire Belliard, furent répartis au 2^e corps d'armée, maréchal Oudinot. Le 18 juin, à Insterbourg, ils furent passés en revue par l'empereur, qui, après avoir séjourné quelque temps à Dresde, au milieu d'une brillante cour de nombreux souverains et de hauts personnages, était parti de cette ville le 29 mai¹ pour rejoindre son quartier-général à Thorn, par Posen.

Ceux qui s'imaginent qu'il avait un plan de campagne profondément calculé d'avance, se trompent, car il ne crut jamais à la possibilité d'un tel plan où l'on prétendrait enchaîner une longue série d'événements. Il espérait que les Russes défendraient la Lithuanie; et se croyait certain de gagner la bataille, s'ils l'acceptaient. Les circonstances du moment devaient décider le reste. A l'archevêque de Malines, qu'il avait envoyé de Dresde en Pologne pour exciter la population, il avait ouvert toute sa pensée à cet égard, lui disant qu'il espérait gagner deux batailles et dicter la paix à Moscou: si la guerre traînait en longueur, il laisserait cent mille auxiliaires aux Polonais pour qu'ils achèvent eux-mêmes l'ouvrage de leur restauration pendant qu'il irait de son côté achever l'affaire d'Espagne. Il s'agissait donc d'exciter leur patriotisme au plus haut degré, et de les déterminer aux plus grands sacrifices. L'empereur comptait encore sur une diversion plus ou moins forte de la part des Turcs, car on pouvait espérer que leur intérêt manifeste l'emporterait sur les intrigues et l'or de l'Angleterre; mais il compta trop sur leur intelligence et sur leur désintéressement. Il eût mieux fait de semer quelques millions entre les conseillers de Mahmoud, pour obtenir l'utile diversion de 100 mille Turcs sur le Dniester.

¹ Les Mémoires du général Marbot disent le 29 juillet!!! (T. III, p. 45). Nul erratum.

Si l'empereur des Français avait eu un plan tout formé, la position que venaient de prendre les Russes l'eût bientôt forcé à en dévier, car il eût été impossible de supposer qu'ils restassent divisés sur leurs frontières, comme ils le firent. Ils avaient mis sur pied trois armées : la première, commandée par le général Barclay, forte de 130 mille hommes, cantonnait derrière le Niémen, depuis Rossieni jusqu'à Lida. Le corps de Wittgenstein, à droite, vers Rossieni ; Baggavout, entre la Wilia et cette ville ; Tuczkoſ, à Troki ; le 4^e corps à Olkeniki, route de Merecz ; enfin, Doctorof à Lida ; les gardes et réserves, autour de Wilna. Des troupes légères seulement bordaient le Niémen. La deuxième armée, commandée par le prince Bagration, forte de 50 mille hommes, cantonnait dans les environs de Wolkowisk, faisant face à la trouée entre le Niémen et le Bug ; enfin, la troisième, commandée par le général Tormassof, comptant 40 mille combattants, se trouvait derrière le Bug dans les environs de Lousk. L'hetman Platof avec ses Cosaques était en face de Grodno.

Il y avait une grande divergence dans les opinions des généraux russes : l'amiral Tchichagof, qui avait succédé à Kutusof en Moldavie, avait imaginé de pénétrer par la Servie et la vallée du Danube en Illyrie et en Italie ; le prince Bagration voulait prendre l'offensive, envahir le duché de Varsovie, dissoudre l'armée polonaise, ruiner ses établissements, et disputer le pays entre la Vistule et le Niémen ; Barclay voulait au contraire attendre les Français sur le Niémen ; enfin, le général Pfuhl, d'origine prussienne, avait imaginé de ne défendre la Lithuanie que faiblement et de se réfugier à Drissa, sur la route de St-Petersbourg, où il avait déterminé l'empereur Alexandre à construire un vaste camp retranché, pour y recevoir l'attaque décisive de Napoléon, ainsi que l'avait fait Frédéric-le-Grand, au camp de Buntzelwitz, en 1762 ; en même temps on ferait agir sur les flancs les armées de Bagration et Tormassof, l'une sur le Bug, l'autre par Pinsk.

On en était à discuter encore ces projets, lorsque l'armée combinée franco-allemande s'avancait de tous côtés sur le Niémen comme une tempête menaçante. Depuis le milieu de juin, de fortes masses traversaient la vieille Prusse. L'empereur après avoir passé successivement aux environs de Königsberg, Insterbourg et Gumbinen, la revue des belles troupes qui s'amoncelaient de toutes parts, concentrait sa masse principale sur Wilkowisk et Kowno.

A ce moment, il apprit par la gazette allemande de St-Petersbourg l'emplacement de tous les corps russes sur la frontière, depuis la Baltique jusqu'à Slonim, et il comprit qu'il importait de ne pas perdre une minute pour profiter de ces renseignements, car les Russes n'ayant pas suivi dans les guerres précédentes ce fatal système des lignes trop étendues et morcelées, on devait supposer qu'ils ne l'avaient adopté avant la rupture que pour faciliter les subsistances, et qu'ils s'empresseraient de se réunir. Lorsque l'empereur apprit qu'ils n'en faisaient rien, il était de son plus puissant intérêt de les prévenir. Il résolut donc de franchir le Niémen vers Kowno, point saillant, extrêmement favorable à son projet de percer leur centre et de les accabler ensuite successivement. Il fallait frapper vivement et promptement sans s'inquiéter des magasins qui, formés à Dantzig, arrivaient lentement par le Curishaff à Kœnigsberg ; on ordonna en conséquence aux troupes d'enlever pour quinze jours de vivres dans les contrées de la Prusse qu'elles parcouraient en tous sens. Cette rigueur, indispensable pour se procurer la faculté d'agir sans délai, donna lieu à une multitude d'excès dont la Prusse eut horriblement à souffrir.

Pour tirer tous les avantages possibles de sa grande supériorité, Napoléon forme le projet d'attaquer l'ennemi sur tout son front d'opérations, en observant néanmoins la règle de porter son effort au point décisif. Il divise à cet effet son armée en trois grandes masses. La principale, forte de 220 mille hommes, sous ses ordres immédiats, doit culbuter la première armée russe en perçant le centre de sa ligne ; le roi de Westphalie, avec 65 mille formant la droite, agira contre l'armée du prince Bagration ; le vice-roi, avec 70 mille combattants, se jettera entre ces deux armées russes pour les empêcher de se réunir ; à l'extrême gauche, Macdonald, à la tête d'environ 30 mille hommes, en grande partie composés de Prussiens, reçut l'ordre de prendre le chemin de Riga pour en faire le siège.

Réunir à propos et à point nommé des masses aussi formidables dans les vastes forêts qui bordent le Niémen exigeait de grandes précautions pour les vivres, pour la marche des colonnes d'équipages et d'un matériel d'artillerie bien supérieur à ce qui s'était jamais vu dans les guerres précédentes.

(A suivre.)

